

Récit d'un voyage naïf À la recherche de l'imaginaire franco-ontarien

Marc Haentjens

Numéro 48, septembre 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43047ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haentjens, M. (1988). Récit d'un voyage naïf : à la recherche de l'imaginaire franco-ontarien. *Liaison*, (48), 33–35.

Récit d'un voyage naïf

À la recherche de l'imaginaire franco-ontarien

par Marc Haentjens

Au delà des coordonnées socio-historiques, seul l'Imaginaire et l'Imaginaire toujours possède les ressources d'identité et de dynamisme d'un groupe : le lieu où il se reconnaît pour passer à la prise de parole puis à l'action. Cette petite phrase de Fernand Dorais, glissée en conclusion d'une conférence à Contact ontariois, fut à l'origine de mon projet : partir à la recherche de l'imaginaire franco-ontarien.

À vrai dire, je n'y avais pas pensé plus qu'il faut. À peine avais-je pris le temps d'ouvrir mon Robert et d'en fixer la première définition : **Imaginaire** adj. (1496; lat. *imaginarius*). Qui n'existe que dans l'imagination, qui est sans réalité. **V. Irréel fictif.** Mais, comme Candide, j'entrepris de me mettre en chemin et je partis à travers l'Ontario en quête de mes découvertes...

N'étant pas sociologue, encore moins politicologue, j'avais choisi de ne pas embarquer mes bagages de chiffres et de statistiques. L'imaginaire, m'étais-je dit, ne peut pas être mathématique! À mon départ, j'avais juste glissé dans mon sac deux petits livres, trouvés dans ma bibliothèque, dont les titres semblaient, drôlement, faire écho à mon sujet.

Le premier, de Fernand Dorais, était en soi l'invitation au voyage que je projetais. **De Montréal à Sudbury** semblait, par sa couverture seulement, m'indiquer le chemin à suivre. On y voyait deux drapeaux, le franco-ontarien et le québécois, flotter mollement vers un horizon d'orage. Le second livre était de Paul-François Sylvestre. C'était un recueil de textes historiques mais son titre, **Le discours franco-ontarien**, me dictait aussi des affinités avec ma recherche. Le discours ne dévoile-t-il pas toujours une part de l'imaginaire, me dis-je. Et ce fut la première réflexion que j'écrivis dans mon cahier.

Si je crois bon de parler ici de ces livres, c'est qu'ils me servirent beaucoup par la

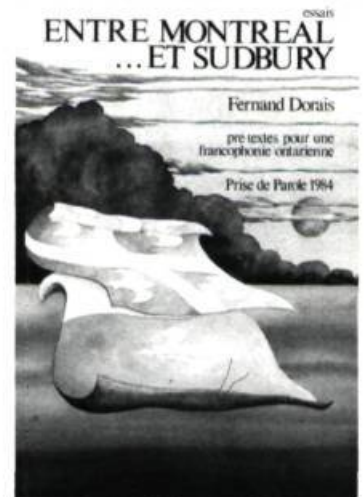
suite et m'accompagnèrent souvent dans mes réflexions. Mais je ne fis de la lecture qu'une petite partie de mon voyage et je passai surtout mon temps à questionner, écouter et, plus encore, observer. Car je m'aperçus rapidement qu'à la recherche de l'imaginaire, les mots ne sont pas toujours les plus bavards... Et ceci est peut-être encore plus vrai dans un coin de pays où la langue doit se disputer à une autre.

On m'avait conseillé de commencer mon voyage par une visite des ministères et des organismes francophones. La suggestion m'avait surpris, car je ne m'attendais pas à trouver l'imaginaire — fictif, irréel — de ce côté. Je la suivis quand même, d'autant plus que ces bureaux se trouvaient tous pratiquement en deux endroits : Toronto et Ottawa.

Cette tournée s'avéra effectivement instructive. En peu de temps, j'appris beaucoup sur « la cause franco-ontarienne ». On m'informa longuement de la situation linguistique, des rouages de l'assimilation, de l'importance de l'éducation en français, des progrès accomplis dans l'obtention de services bilingues; on me parla aussi du fait minoritaire, des actions de solidarité et de la difficulté à mener une action unitaire.

Je notais tout. Et, bien que tout cela eût une résonance réelle, je sentais confusément apparaître un premier élément de fiction. Un certain nombre de phrases utilisées revenaient en effet régulièrement, comme s'il s'agissait davantage de formules constituées que d'expressions senties. Je recopiai ainsi dans mon cahier *la fierté de la langue, l'éducation de nos gens, le sentiment d'appartenance à notre communauté, l'importance de nos racines, notre attachement à la cause* et quelques autres formules, dérivées des premières, que je m'amusais le soir à retrouver, presque mot pour mot, dans les pages du recueil de Paul-François Sylvestre.

Je me dis que la collectivité franco-ontarienne puisait, dans ces expressions, une force qui l'aidait à se rassembler. Ce fut là



ma première découverte que je baptisai, pour la circonstance, **l'imaginaire de la cause**.

Cette découverte me décida à explorer d'autres chemins. Je crus bon pour le faire de m'éloigner des grands centres où je trouvais avoir eu mon compte de réunions. Suivant les traces de Fernand Dorais, je partis alors vers Sudbury mais je continuai plus haut, vers le Nord, puis, après une boucle le long du lac Supérieur, je descendis au Sud et m'amusai à visiter chaque village jusque dans l'Est.

Le clown Nino (Roch Castonguay) au 10^e festival de Théâtre Action, à Sudbury, en 1983.



Photo : Jules Villemaire

Je pris alors, plus qu'au début, le temps de m'arrêter chez les gens, je me fis même plusieurs fois inviter à souper et, plus souvent encore, à partager un verre. À chaque étape, je prenais un même plaisir à écouter les histoires du passé, sorte d'hymne au courage et à l'énergie de ceux et celles qui avaient bâti le pays. De ce passé, bien des choses témoignaient encore, depuis les paroisses et les écoles françaises jusqu'aux clubs, associations, caisses populaires et centres canadiens-français. Même si, dans certains coins, ces réalisations avaient parfois glissé dans la main de l'autre, dans la langue de l'autre.

Je cherchais cependant à dépasser ces faits pour en découvrir le sens présent et, surtout, les relier aux expressions que j'avais enregistrées durant la première partie de mon voyage. Cette cause franco-ontarienne, je demandais, qu'est-elle au fond? Une différence de langue? D'autre chose? Comment la vivez-vous quotidiennement? Et il me brûlait d'ajouter : cet imaginaire dont parle Dorais, qu'en est-il? Mais je savais que ma question aurait été ridicule.

Je réalisai alors graduellement l'ennui, pour ne pas dire la gêne, que mes questions provoquaient. *Nous autres, les Canadiens français, on aime fêter, sortir, boire entre amis*, me disait-on. *Mais notre différence à part ça? la langue certainement, notre histoire, nos ancêtres...* Quant au reste, dans la vie de tous les jours, je ne crois pas qu'on est réellement différents. Et, comme pour détendre l'atmosphère, quelqu'un ajoutait : *Crois-tu que notre maison, notre voiture, notre piscine ou nos vacances dans le Sud... devraient être franco-ontariennes?*

J'essayais parfois de relancer la discussion sur les revendications de la communauté francophone ou la question des services en français. Mais je rencontrais rarement plus de succès. *Ça, c'est surtout une affaire politique*, me répondait-on. Même la langue m'apparut être un sujet difficile. *Que veux-tu*, me dit un jour un directeur d'école dans le Sud, *quand chaque jour deux contacts sur cent sont faits dans ta langue, comment peux-tu espérer la garder?* Et une religieuse à qui j'avais rapporté ce propos : *À moins d'un miracle, avait-elle soupiré.*

J'accumulais les notes dans mon cahier et je récapitulais nos discussions. Entre l'histoire héroïque des pionniers et les préoccupations plus immédiates du présent, il me fallait admettre qu'il existait un fossé que la survivance des souvenirs et des traditions ne pouvait pas combler. Les personnes que je rencontre, me dis-je, expriment simplement leur désir de vivre dans le présent et le confort de leur temps. Quoi de plus naturel qu'elles n'en veuillent pas être exclues, comme peut-être les générations précédentes l'ont été...

Mais comment réconcilier cette évidence avec ma première découverte? Le livre de Fernand Dorais, dont je relisais régulièrement des chapitres, me fournit la clé que je cherchais. *L'héroïsme ou l'agression ne saurait indéfiniment couler de source vive; ça s'épuise, ne serait-ce que de guerre lasse. Et aussi parce qu'il faut bien vivre « entre temps »*. Je vis là ma seconde découverte. Tout fonctionne, me dis-je, comme si les Franco-Ontariens entretiennent un discours du passé pour pouvoir... vivre plus librement dans le présent! Et fier de cette trouvaille, je la nommai **l'imaginaire du présent**.

Mais il me semblait rester encore à la surface de ma recherche. Rien de tout cela, pensais-je, n'indique quel dynamisme, pour reprendre la première phrase de Dorais, anime encore les Franco-Ontariens et leur permet de définir collectivement leur avenir. J'arrivais pourtant à la fin de mon voyage. Ce fut alors le dernier texte du recueil de Paul-François Sylvestre qui me guida sur une nouvelle piste.

Dans ce texte intitulé *L'âme franco-ontarienne*, l'ancien président de l'ACFO, André Cloutier, s'efforçait d'exalter l'idéal d'harmonie — et de continuité — que je ressentais précisément comme point central entre les temps présent et passé. *Car si nous sommes n'importe qui ou n'importe quoi, si nous sommes prêts à devenir n'importe quoi, ce n'est pas compliqué...* Et qui d'autre, pensai-je, peut donner une âme à un peuple, si ce n'est ses artistes, ses créateurs?

Je n'avais pourtant pas encore rencontré de créateurs franco-ontariens et après en avoir entendu si souvent parler dans le livre de Dorais, j'étais curieux de pouvoir m'en faire une idée. C'est ce qui me décida à ter-

miner mon voyage à un festival provincial de création. Le festival avait lieu à Sudbury justement (Dorais y serait peut-être) et mariait toutes sortes d'expressions, à commencer par le théâtre, la musique, la poésie, la littérature... Il s'y mêlait aussi des cinéastes, des photographes, des artistes visuels et j'y retrouvai même quelques chroniqueurs de *Liaison*.

Le festival était à peine commencé que déjà l'atmosphère était survoltée. La soirée débuta par une parade et des jeux d'improvisation. Elle enchaîna avec plusieurs spectacles amateurs, sur le mode de créations collectives, puis une danse et, passé minuit, une nuit de poésie. Le lendemain et les jours suivants se déroulèrent au même rythme, dans un mélange d'ateliers, de spectacles, de films et d'expositions. Les poètes créaient avec les musiciens, les écrivains et les cinéastes avec les comédiens. Professionnels et amateurs se mélangeaient et tout le monde semblait partager le plaisir et l'émotion de la fête.

J'étais autant séduit par l'enthousiasme collectif que par la force et l'intensité de ce que je voyais. Là, le passé et le présent se mariaient. Mais un passé autre que celui qu'on m'avait décrit, passé au quotidien, drôle et dramatique tout en même temps, passé vrai permettant de rire, s'interroger et se situer dans le présent. Je ne pus m'empêcher de le souligner lors d'une table ronde dans laquelle je m'étais glissé : *Vous savez, certaines personnes recherchent un imaginaire franco-ontarien. Amusant, non? Car il s'invente ici, dis-je, il se débat ici... Il faudrait le dire, me semble-t-il, l'écrire, le faire circuler!*

Personne ne me répondit. Mais, avant l'intervention qui suivit, je pus entendre seulement quelques rires étouffés. *Un disciple de Dorais*, dit un poète en riant. Et la comédienne à ses côtés : *À moins que ce ne soit un nouveau vendeur d'abonnements à Liaison...* Je compris que j'avais fait un long détour pour réaliser ce que tous ici savaient, et affirmaient sans doute depuis longtemps.

Stupide, je fermai mon cahier. Je le glissai dans une enveloppe et ajoutai cette note : Voyage terminé. Candide retourne à son jardin.

Tout fonctionne comme si les Franco-Ontariens entretiennent un discours du passé pour pouvoir vivre librement dans le présent.

Qui d'autre peut donner une âme à un peuple, si ce n'est ses artistes, ses créateurs?
